

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Henri SALINA

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1944, tome 42, p. 332-335

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

L'aubépine saxatile est un arbrisseau épineux de la famille des rosacées, à fleurs blanches ou d'un rose tendre, d'une odeur agréable. Cultivez-la avec circonspection.

Le métier de chroniqueur doit être de la même famille : douces fleurs de rhétorique blanches et roses, dans lesquelles il suffit de fourrer les doigts pour se piquer aux revêches épineuses de la philosophie. « Le Sage est une eau limpide où dorment des serpents », dit un proverbe hindou qui a l'immense mérite de me servir de transition.

C'est aux Indes que nous transporta, le 9 novembre, la technicolorifique histoire du « Livre de la Jungle ». Du temps où ce n'était qu'une œuvre de Kipling, ce volume comptait parmi les belles choses qu'on pouvait lire. Heureusement, ça ne se lit plus, et personne ne trouva dans sa mémoire le moindre terme de comparaison. La scène la plus péremptoirement palpitante du film, c'est ce subtil combat naval — voire sous-marin — entre Mowgli et Shere Kan. Irrésistiblement, cela appelait l'imitation : Briod et Taramarcz résolurent de renouveler cet exploit dans leurs baignoires, en combat singulier contre leur savon. Mais l'occasion manqua : la deuxième tournée des bains n'avait pas encore commencé. Ces jeunes sauvages se bornèrent à pousser quelques rugissements junglophiles qui n'eurent pour résultat que de provoquer les coups de sifflet junglophobes des surveillants. Dans les philosophiques sphères, les résultats furent quasi analogues : Banane, à l'audition des glapissements indo-gruyériens de Charrière, grimpe aux murs plus haut que d'habitude.

Ceux qui prétendent que les ascensions des singes annoncent le beau temps ont eu tort cette fois-ci : la varappe de notre illustre condisciple provoqua le plus affligeant déluge qu'on puisse imaginer. Ça commença par la neige. Sous l'œil consterné des plus hautes autorités, elle s'installa dans nos dortoirs, orna les chambres de séracs et les couloirs de pistes à ski. Ce fut une si chaude alerte qu'une semaine après les plafonds en transpiraient encore. Puis surgit la pluie. Bouillonnante, transperçante et insistante, l'eau se mit à sourdre d'un peu partout. Règle à calculer en main, un Monsieur s'en vint recruter chez les excellents cœurs de la III^e Commerciale une équipe spécialisée dans la vidange. Pelle au poing, ils luttèrent stalingradement contre les flots indisciplinés d'une source éphémère. Naturellement, l'inondation faillit submerger les fouilles du Martolet. C'eût été bien dommage, parce qu'on compte y trouver sous peu un crâne de Virgile enfant qui fera un légitime pendant à celui du même poète (65 ans) qu'on a dû retrouver à Pompéi.

L'attente douloureuse de cette joie de l'esprit nous est heureusement facilitée par une foule d'autres plaisirs de choix, dont le plus goûté fut la visite de M. le Conseiller fédéral Etter. A l'occasion d'une réunion de Commission dans le Valais,

il eut la grande amabilité de faire une apparition à l'Abbaye. Le Collège en prit sa part, mobilisant en hâte chœur mixte et fanfare, et nourrissant au fond de son cœur collectif l'espoir d'un congé. Pierre Bosshart, qui a été l'interprète de Corneille avant d'être le nôtre, présenta fort littérairement à M. le Conseiller fédéral nos respectueux hommages. Il cita même du grec, ce qui amusa les petits et fit prendre aux grands des airs entendus. Très aimablement, et partiellement en grec aussi, M. Etter nous parla. Il dit sa joie de se trouver parmi la jeunesse et nous rappela que le pays attend beaucoup de ceux qui montent vers la vie. La péroraison de son discours nous apporta cet après-midi de congé que nous attendions. L'enthousiasme qui mit en branle nos longs applaudissements se manifesta ensuite dans les corridors du Collège où quelques énergumènes appartenant aux couches inférieures de notre population exécutèrent une splendide descente d'escaliers position assise.

Le lendemain, les Agauniens eurent l'aubaine d'entendre une très vivante causerie de M. Roger Bonvin, Chef du Service social à l'Etat du Valais. Tous ceux qui y assistèrent — Chanoines et élèves — en furent enchantés. A tous les grands, réunis avec quelques-uns de leurs professeurs à la salle de dessin, M^c Delèze, Juge d'instruction à Monthey, fit, quelques jours après, une remarquable et profonde conférence sur le sens de notre vie.

C'est le jour de la Sainte-Cécile que M. le Recteur accorda la vacance demandée par M. le Conseiller fédéral. On en profita pour mettre la dernière main aux préparatifs de la soirée-châtaignes de nos musiciens. A cinq heures et quart, coup de cymbale. Dans la douce musique de la « décortication » des châtaignes, d'autres mélodies s'inscrivirent : chant, piano, violon, fanfare. Nous entendîmes la « première » de la première marche de M. le Chanoine Terraz. Ce fut une « Victoire ». Dommage tout de même que, sous le coup de l'émotion, les bombardons et trombones aient oublié de donner l'envol au chant de basses du trio.

D'autres chanoines et professeurs se dévouèrent avec talent, et l'on ne sait ce qu'il faut admirer davantage : la légèreté ailée du violon de M. Pasquier, la mystique douceur de la voix de M. Cornut ou la furia de la famille Athanasiadès. Quant à M. Défago, il embaucha cette année une dizaine de jeunes locomotives pour remorquer son onomatopée. C'était bien émouvant. Et je ne passerai pas sous silence le « tour de chant » de deux Dédés de grandeur différente et diversement photogéniques.

Trois jours après, le soleil de la Sainte-Catherine se leva sur ces messieurs du Lycée, qu'il trouva d'ailleurs au lit. A part ce lever tardif et une hâtive « fonction » liturgique, la matinée de cette fête fut consacrée toute entière à l'étude des langues dont se servait l'illustre Patronne. Mais, l'après-midi, conformément à la Tradition, Physique invita Philosophie et toutes deux s'en allèrent à Fully. Que c'est beau, à notre époque, de voir deux classes sociales en si parfaite union.

D'autant plus que les jeunes, qui devraient donner le bon exemple, ne sont pas toujours des modèles : ainsi, les Humanités, à la suite de l'humanité tout court, constituent un lamentable foyer de discorde. Depuis la naissance de ce désastreux « Coin-coin section » dont nous avons parlé la dernière fois, on se bat là-dedans. Voici où siège exactement le litige : il s'agit de décider si les rédacteurs doivent s'inspirer du « Petit Courrier du petit enfant de chœur », auquel Crittin est abonné, ou de la « Frauenvereinzeitung », qui fait les délices de Max Besse. Et l'on n'est pas près de s'entendre, bien que Sarrasin, conciliant, ait proposé un subtil compromis entre ces deux organes fondamentaux.

Heureusement, l'approche des vacances détourne les esprits de ces luttes mesquines, et nos Supérieurs cherchent à adoucir les mœurs par le moyen le plus approprié : la musique. Ce fut d'abord l'excellente fanfare d'un bataillon valaisan qui, sous la direction du Sergent Gaudard, donna à nos fanfarons un charmant concert-apéritif, qui se termina par une magnifique production des deux sociétés ensemble. Merci bien aux soldats qui nous ont fait ce grand plaisir.

Les anciens élèves se souviennent, je pense, qu'on a l'habitude ici de fêter l'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge dans la prière et la musique. Il y a la Messe pontificale, pour laquelle M. Broquet prépare toujours un beau programme musical, et cette cérémonie de la Congrégation, le soir, émouvante et simple, où il est de tradition de chanter, après le sermon ordinairement prononcé par un ancien, un des plus beaux motets de la Renaissance. Cette année aussi, malgré l'horrible temps pluvieux et froid, ce fut une fête mélodieuse autant que pieuse. Palestrina le matin, Palestrina le soir, et pour l'âme, deux très remarquables sermons de M. Viatte et de Mgr Petit, R^{me} Vicaire Général de Genève.

Après le souper, au réfectoire, encore de la musique, mais sensiblement plus légère. Avec beaucoup de fraîcheur et d'allant, dans un répertoire varié et copieux, le quatuor vocal des « Ménestriers » de Lausanne enthousiasma les petits, enchantés les grands et conquit ces messieurs les Chanoines. Il faut bien dire qu'une interprétation si fine, une fusion des voix si parfaite appellent l'admiration ; et un brin de cocasserie ne déplaît à personne. L'autre moitié du programme : les « Airs montagnards » de M. Emile de Ribeaupierre, interprétés par le compositeur lui-même et Mlle Magda Lavanchy, professeur de violon au Conservatoire de Berne. C'était épatant ! Quelle grâce, mes amis, et quelle science technique dans leur jeu ! Et c'est presque aussi joli à voir qu'à entendre, tant le rythme des corps accompagne celui des mélodies. Je vous recommande particulièrement le « Ménétrier », qui ne peut se jouer que pipe en bouche et bras en chemise.

Je redis à tous ces artistes le merci que nos ovations leur ont déjà fait entendre, et je lance un regard de reconnaissance à M. le Chanoine Delaloye, organisateur de cette charmante soirée.

Osons espérer que tant de musique aura fini par adoucir les mœurs de notre peuple. Personne ne recevra plus de cailloux à la tête, les hurlements de nos repas vont se muer en faible gazouillis, et les tapeurs de carton chausseront des gants de velours pour écraser les pupitres de l'étude.

Et le trimestre va s'achever dans la plus édénique des euphories. Gageons que mes amis les philosophes verseront quatre larmes chacun sur ma signature qui paraît ici pour la dernière fois.

Henri SALINA, rhéto.